

ACTAS DEL I CONGRESO DE LA ASOCIACIÓN HISPÁNICA DE LITERATURA MEDIEVAL

Santiago de Compostela, 2 al 6 de Diciembre de 1985

*Edición a cargo de
Vicente Beltrán*

**PPU
1988**

Portada: Motivo inspirado en la *matière de Bretagne*. Detalle de una columna procedente de la *Porta Francigena* de la Catedral de Santiago de Compostela. Comienzos del s. XII. Dibujo: S. Moralejo.

Primera edición, 1988

No podrá reproducirse total o parcialmente el contenido de esta obra, sin la autorización escrita de PPU.

© Vicente Beltrán

© PPU

Promociones y Publicaciones Universitarias, S.A.

Marqués de Campo Sagrado, 16

08015 Barcelona

I.S.B.N.: 84-7665-251-8

D.L.: B-14206-88

Imprime: Limpergraf, S.A. Calle del Río, 17 Nave 3. Ripollet (Barcelona)

Ambiguïté de la vision de la *clere Espagne* dans les chansons de geste françaises.

Jean Subrenat
Aix-en-Provence (France)

Il y a, me semble-t-il, une parole tout à fait étonnante au début de la *chanson de Roland*, même si elle fait allusion à une réalité évidente à constater, c'est cette intervention de Blancandrin au conseil de Marsile:

«Assez est mielz qu'il y perdent les testes
Que nous perduns clere Espaigne la bele». (vv. 58-59)

(Mais mieux vaut, et de loin, qu'ils y perdent leurs têtes que nous la brillante, la belle Espagne.)¹

-Evidence, disais-je, tant il est vrai que l'Espagne mérite ces qualificatifs de «claire et belle»;

-mais surtout, parole étonnante car cette exclamation de Blancandrin, manifestement sortie du fond de son coeur, est approuvée par le conseil:

Dient Païen: «Issi poet il ben estre». (v. 66)

(Les païens lui répondent: «vous avez peut-être raison»).

Ces grands seigneurs accepteraient donc la mort de leurs propres enfants livrés en otages plutôt que de perdre «clere Espaigne la bele», comme si, d'ailleurs, un accord avec Charlemagne devait entraîner pour eux *ipso facto* une rupture définitive avec l'Espagne, comme si l'Espagne n'était pas leur pays, comme s'ils étaient des

étrangers en Espagne... Peut-on aller jusqu'à cette suggestion extrême dans l'explication?

En tout cas, Blancandrin, quant à lui, n'a pas la moindre hésitation: son propre fils sera parmi les otages:

«Par num d'ocire i enveierai le men». (v.43)

(«Je lui enverrai le mien au risque de le faire tuer»).

Alors, Blancandrin serait-il un monstre, un père dénaturé, sadique, cynique, odieux? Non, absolument pas; tout au contraire:

Blancandrins fut des plus saives paiens;
De vasselage fut asez chevalier.

Prozdom i out pur sun seignur aider.(vv. 24-26)

(C'était un des plus sages parmi les païens; sa vaillance en faisait un excellent chevalier et sa sagesse un bon conseiller pour son seigneur.)

Turolde, à ce moment précis, fait l'éloge le plus complet de son personnage: «Prozdom, saives, chevalier de vasselage, ...», l'on connaît le poids de ces termes dans le *texte d'Oxford*. Si donc, au dire de l'auteur, le chevalier le plus avisé du camp païen n'hésite pas à choisir entre la vie de son fils et «clere Espagne la bele», c'est que décidément cette terre d'Espagne est merveilleuse. Impossible de prétendre qu'il s'agisse d'une simple formule épique, d'une épithète de nature! Précisément la formule est unique, –alors que la France est «douce» vingt-quatre fois.² Roland, par exemple, devant les nombreux morts de Roncevaux dit à Olivier:

«Pleindre poümes France dulce, la bele» (v.1965)

(«Nous pouvons avoir pitié de la douce et belle France»)

selon un schéma parallèle à celui qui nous intéresse: «France dulce la bele/clere Espagne la bele».

Bref, la formule si admirative de Blancandrin, prononcée solennellement devant le conseil du roi, à un moment particulièrement grave, par le meilleur chevalier païen et celui dont la présence dans la chanson est entourée du plus d'émotion, cette formule ne peut pas laisser impassible ou indifférent; elle n'est pas fortuite. Certes, Blancandrin se trompe: il ne «perdrait» pas l'Espagne, cette terre qui le fascine, s'il se convertissait, mais il l'ignore. La formule ne signifie pas qu'il ait peur de mourir, qu'il craigne de ne plus voir la lumière, –la «clarté» de l'Espagne, – comme aurait pu être interprétée cette expression dans la pensée

antique, -hellénique en particulier-. Il se voit bien toujours vivant, mais déchu de son rang, de ses honneurs, de son statut social:

«Assez est melz qu'il i perdent lé chefs
Que nus perduns l'onor ne la deintet,
Ne nus seiuns conduiz a mendeier. (vv. 44-46)

Ne nus aiuns les mals ne les suffraites. (v.60)

(«Mieux vaut et de loin, qu'ils y perdent leurs têtes que nous nos privilèges et nos biens et que nous ne soyons pas réduits à la mendicité... et que nous ne supportions malheurs et souffrances.»)

A ces catastrophes sociales s'ajouterait la perte de «clere Espagne la bele», c'est-à-dire le risque de l'exil, du départ hors du pays, idée connexe de celle de la mendicité.

Attachement admiratif donc de Blancandrin pour la terre d'Espagne, Peur de devoir la quitter! Certes. Mais il faut aller plus loin et changer de point de vue; il faut se rappeler que la poète, l'auteur, -Turoid (?) - est, lui, «Franc de France», qu'il n'a sans doute pas un recul suffisant pour totalement dissocier sa pensée de celle qu'il prête à ses personnages. En d'autres termes, le poète, -et les francs personnages de la chanson, -mais aussi sans doute les français bien vivants contemporains de l'auteur, son public,- n'éprouvent-ils pas cette même fascination que Blancandrin? Ne diraient-ils pas aussi volontiers et aussi sincèrement que le païen: «clere Espagne la bele», pour l'avoir vue, lors, par exemple, de pèlerinages à Saint-Jacques, ou pour avoir entendu des récits de voyageurs qui auraient alimenté leur imagination?

Outre l'argument stylistique non négligeable selon lequel le poète n'aurait jamais trouvé une expression poétique à la fois aussi vibrante et aussi pudique s'il n'en avait profondément ressenti lui-même la justesse, le contexte corrobore ce que nous soupçonnions: qu'on en juge!

- C'est le second emploi dans la chanson du terme géographique, le premier (au v.2) n'était qu'une indication de lieu (En Espagne), associée à l'indication de temps (Set anz) pour situer Charles et l'action. Ici donc, dans la bouche de Blancandrin, l'on a affaire au premier emploi dramatique du mot, qui est presque une personnification de la terre.

- En effet l'Espagne est «belle» comme la France (v. 1695 déjà cité), «belle» comme la mer qui brille la nuit à la lumière des escarboucles (vv. 2634-2635), «belle» comme une femme: Aude (vv. 3708, 3723) ou les épouses que Baligant promet à ses chevaliers (v. 3398); «belle» comme une armée chrétienne (vv. 3303, 3346) ou païenne (v. 564), peu importe (v. 3291), «belle» enfin comme une épée

(comme Durandal, v. 2344) ou comme l'armement d'un chevalier (v. 3047, 3064).

- L'Espagne est «claire» comme la lumière du jour (vv. 162, 2569, 2646, 3345, 3675), de l'aube (v. 737) ou même de la nuit quand la lune brille (v. 2512); «claire» comme le visage souriant de Roland (v. 1159), le visage assuré de Charlemagne (v. 3116) ou le visage fier de Baligant (v. 3161); «claire» comme le sang qui coule (vv. 1342, 1658, 1673, 1980, 3165, 3453, 3925, 3972); «claire» comme un heaume brillant (vv. 3274, 3586, 3865) ou comme les étincelles provoquées par un coup d'épée sur un casque (v. 3912).

- Enfin l'Espagne est à la fois «claire» et «belle» comme une soirée ou une journée ensoleillées (vv. 157, 1002), et surtout comme une épée de chevalier: celle de Ganelon (v. 445) ou Durandal flamboyant au soleil (vv. 2316-2317).

Je ne crois pas le relevé de ces emplois des adjectifs inutile; l'on sait trop la subtilité et la rigueur, reconnues par tous les critiques depuis le XIX^e siècle, de Turolde pour n'y voir que des correspondances fortuites. Pour lui, pour ses contemporains, l'Espagne est comparable à tout ce qui est le plus éblouissant: sons, lumières, sentiments, femmes, visages de guerriers, combats. C'est ce qui fascine, par opposition sans doute au calme rassurant de la «douce» France. L'admiration viscérale pour l'Espagne de Blancandrin est aussi en partie celle du poète.³

En ce domaine d'ailleurs, la complicité entre l'auteur et ses personnages se confirme lorsque l'on met en parallèle les passages suivants, par exemple:

- Les païens s'écrient:

«Se Rollant vit, nostre guerre novelet.
Perdut avuns Espaigne, *notre terre*». (vv. 2118-2119)

(«Si Roland survit, notre guerre reprend, et c'en est fait de l'Espagne, *notre terre*»).

- Mais l'auteur, lorsqu'il parle en son nom propre, laisse également voir des sentiments analogues en employant presque la même formule:

De Guenelun atent li reis nuveles
Et le treüid d'Espaigne, *la grant tere*. (vv. 665-666)

(Le roi attend des nouvelles de Ganelon et le tribut de l'Espagne, ce grand pays).

Il faut encore ajouter, -et c'est sans doute très important,- que Turolde, lui si discret, avare même de descriptions et de détails à l'ordinaire, explicite par de multiples remarques précises son jugement sur la beauté de l'Espagne, faite de contrastes et d'éclat (ce sont les connotations que nous avons retrouvées dans l'emploi de l'adjectif «clere»). Le paysage de Roncevaux ne pouvait, symboliquement, être que sombre; il est néanmoins varié:

AMBIGÜITÉ DE LA VISION DE LA *CLERE ESPAGNE*

Halt sunt li pui et li val tenebrus,
Les roches bises, les destreiz merveillus. (vv. 814-815)

(Hautes sont les montagnes, ténébreuses les vallées, sombres les rochers, sinistres les défilés).

Et l'écho en est inquiétant:

Sunent li munt et respudent li val. (v. 2112)

(Les montagnes en résonnent et... les vallées en renvoient l'écho).

Mais un peu plus tard, Olivier

Guardet sur destre par mi un vel herbus. (v. 1018)

(Il regarde sur sa droite... à travers une vallée verdoyante)

couvert de fleurs comme Turols le dit lorsque Charles arrive à Roncevaux:

De tantes herbes el pré truvat les flors
Ki sunt vermeilz del sanc de noz barons. (vv. 2871-2872)

(Il trouve parmi l'herbe du pré, les fleurs toutes rouges du sang de nos guerriers).

Après la bataille sur l'Ebre, un vers montre bien aussi comme l'Espagne est terre de contraste:

Granz est li calz, se se levet la puldre. (v. 3633)

(La chaleur est torride et la poussière monte).

Vous me permettrez encore deux citations, concernant cette fois-ci l'éclat de la lumière: lorsque Baligant débarque:

Clers est li jurz et li soleilz luisant (v. 2646, cf aussi v. 3345)

(Le jour est clair et le soleil resplendit).

Mais les nuits sont également lumineuses:

Clers est la lune et les esteiles flambeient. (v. 3659)

(La lune est brillante et les étoiles scintillent)

Tous ces vers sont connus et leur sens symbolique souvent rappelé. Mais je me suis permis d'en rassembler un certain nombre pour que nous gardions bien présente à l'esprit la force descriptive qu'ils veulent imposer: l'Espagne fascine les francs, l'Espagne fascine un poète d'ordinaire beaucoup plus réservé et discret.

Vis-à-vis de la France, nous l'avons dit, il reste plus mesuré: c'est souvent: «dulce France» ou «France la dulce»,⁴ une fois «France dulce, la bele» (v. 1695), «France l'asolue» (v. 2311), «France la loee» (v. 3315). La charge affective de ces différentes expressions n'est certes pas négligeable, mais elle est beaucoup plus intime, en quelque sorte; elle ne fait que davantage ressortir la tonalité toute particulière des sentiments pour l'Espagne.

Il s'agissait de la *Chanson de Roland*, celle du manuscrit d'Oxford. Qu'en est-il dans les textes postérieurs, -et tout d'abord dans les remaniements ou les versions parallèles, ce que l'on appelle communément les *Romans de Roncevaux*? Un simple sondage dans les *textes de Chateauroux* et de *Venise VII* sera décevant:

L'expression si intense de Blancandrin «clere Espaigne, la bele» devient banale-

ment:

«que nos perdons d'Espaigne les reigne» (*Chateauroux*, v. 71)⁵

(«que nous perdions le royaume d'Espaigne»),

et la distance de traitement stylistique par rapport à la France disparaît puisqu'on entend Roland regretter de ne pouvoir retourner

«en douce France q'i tant fait à joïr» (*Ch.* v. 3598)

(«En douce France, source de joie»)

Toutefois, en contradiction apparente avec ce qui précède, dans le *texte de Chateauroux* toujours, apparaît ce cri étonnant de Bramimonde:

«Ahi Espeigne, terre de grant decor,
Or t'arra. K. q'i tient Terre Major» (*Ch.* v. 4720-4721)⁶

(Ah! Espagne, terre prestigieuse; tu seras propriété de Charles qui tient la terre des ancêtres).

Formule surprenante à cause de l'ambiguïté du «Terre Major», appliqué à Charles par une païenne et à cause de son aspect prémonitoire ou prophétique; il s'agit

d'une première annonce de sa conversion, plus explicite dès la laisse suivante lorsqu'elle constate:

«Meus valt lor Deus que ne valt Tervigant,
Ne Apolin, ne Mahom le puant.» (Ch. 4742-4743)

(«Leur Dieu a plus de valeur que Tervigant, Apollon ou Mahomet le puant»)

Cela n'enlève rien à la force laudative de son cri, à un endroit où le *Roland d'Oxford* lui faisait seulement dire:

«Trestute Espaigne avrat Carles en baillie» (v. 2721)

(«Charlemagne possèdera toute l'Espagne»).

C'est donc la reine Bramimonde qui se fait en quelque sorte le porte-parole des sentiments exprimés par Blancandrin, le brillant chevalier, dans le *texte d'Oxford*. Mais elle saura en tirer les conséquences, elle se convertira.

Quant aux textes de l'autre sous-famille des manuscrits de *Roncevaux* (*Textes de Paris, Lyon, Cambridge*), aucun ne comporte malheureusement la scène du conseil de Marsile, si bien que l'on ne peut savoir comment Blancandrin y parlait de l'Espagne. Mais, au moins dans le *texte de Paris*, une tendance romanesque modifie la tonalité des descriptions:

Biaus fu li jors, clere la matinée,
Li solaus luist qui abat la rousée,
Cil oisel chantent en la selve rammée. (*Paris*, v. 14-16)⁷

(C'était une belle journée, une matinée claire; le soleil par son éclat dissipe la rosée; les oiseaux chantent dans les arbres de la forêt).

Il est, dans ce conditions, inutile d'espérer une sensibilisation bien caractéristique vis-à-vis de l'Espagne; le trouvère, en effet, donne l'impression d'utiliser des clichés devenus habituels au XIII^e siècle. Il est tout aussi révélateur que, dans les nombreuses scènes que l'auteur de cette version amplifie par rapport au *texte d'Oxford*, il n'y ait aucune description spécifique de l'Espagne ou des sentiments qu'elle suscite; ce n'est plus cet aspect des choses qui l'intéresse: l'Espagne défendue par les Sarrasins n'est plus pour les Francs qu'un souvenir de deuil, tandis que leur attachement à la «douce France» occupe toutes leurs pensées; de ce point de vue, la séquence suivante en témoigne:

«Chevauchons, rois, n'i ait point de sejour.
En douce France ont de nos grant paor
Serors et frere et nieces et nevou;
Qu'ils ne vos virent passé a ja maint jor.
Dedens Espaingne avons eu dolor,
Perdu avons maint vassal poingneor
Dont douce France sera en tenebror». (*Paris*, vv. 4585-4591)

(«Chevauchons, Rois, sans nous attarder. En douce France, nos frèzes et nos soeurs, nos neveux et nos nièces sont inquiets à notre sujet, car cela fait bien longtemps qu'ils ne nous ont revus. En Espagne, nous avons souffert et nous avons perdu nombre de vaillants chevaliers; la douce France en sera endeuillée»).

Il faut fuir l'Espagne pour retourner au plus vite en «douce France». Il ne s'agit plus que d'une guerre comme les autres avec ses combats, ses exploits, ses morts et aussi ses tensions féodales et ses trahisons; il ne s'agit plus aussi que d'une chansons de geste comme les autres.

En tout état de cause, la guerre d'Espagne n'est pas d'abord une guerre de conquête. La preuve en est qu'à la fin de la *Chanson de Roland*, aussi bien qu'à celle de tous les remaniements, Charles, certes totalement vainqueur, rentrant à Aix, laisse à Saragosse devenue chrétienne une garnison forte de seulement mille chevaliers (*Roland*, v. 3677), ce qui est peu, eu égard aux effectifs considérables partout engagés durant l'expédition. Et, indication révélatrice, aucun des remaniements, pourtant prompts à l'amplification, ne modifie cet effectif (*Paris*, v. 4415, *Chateauroux*, v. 5877, *Venise IV*, v. 3840). L'essentiel était d'étendre l'empire pour étendre la Chrétienté, non d'occuper définitivement une terre conquise; cette orientation est sensible tout au long des textes: ainsi, par exemple, sur le conseil de Blancandrin, Marsile feindra de se convertir (et donc, ce qui en est le corollaire de devenir vassal de l'empereur) pour que Charles reparte avec son armée. L'empereur, séduit par la proposition, ne pense en aucune façon à la puissance ou à la richesse de l'Espagne; son premier commentaire se situe d'emblée sur le plan spirituel:

Charles respunt: «Uncore purrat guarir» (*Roland*, v. 156)

(«Charles lui répond: Alors, il pourra encore obtenir son salut».)

Sont également caractéristiques de cette attitude les paroles qu'échangent Baligant et Charles pendant leur grand combat. L'émir païen tente d'obtenir la soumission de Charles; il exige la reconnaissance de sa suprématie personnelle pour augmenter sa propre puissance:

«Deven mes hom...
Ven mei servir d'ici qu'en Oriente.» (Roland, vv. 3593-3594)

(«Deviens mon vassal... jusqu'en Orient pour me servir.»)

Charles, quant à lui, se situe sur un tout autre plan; il n'exige pas que son adversaire le suive à sa cour, il ne cherche aucun prestige personnel, il s'efface derrière sa foi; il ne reste présent que par son amour pour le nouveau converti:

«Receif la lei que Deus nos a presentet,
Chrestientet, et puis t'amerai sempres;
Puis serf et crei le rei omnipotente.» (vv. 3597-3599)

(«Reçois... la religion révélée par Dieu, la religion chrétienne, et dès maintenant tu auras mon affection. Puis fais hommage de ton service et de ta foi au Roi Tout-Puissant.»)

Le *texte de Cambridge* modifie un peu le détail de cette scène: c'est Baligant qui propose à Charles son affection si ce dernier se convertit à la «loy Mahonnet» (*Cambridge*, v. 3299), ce à quoi notre empereur répond:

«Comment,» dist Charles, «Encore est Dieu lasus,
Pour qui je suis en Espagne venus.»

(«Quoi!» dit Charles, «Dieu est toujours au-dessus de nous, et c'est pour Lui que je suis venu en Espagne.»)

Variation de détail donc; l'essentiel demeure: En aucune façon Charlemagne ne cherche à faire une conquête territoriale, -impérialiste dirions-nous à notre époque,- mais il mène une guerre de «libération», une transposition de sa Foi dans les oeuvres.

A ce point de l'analyse, quelques conclusions partielles s'imposent:

-le *Roland d'Oxford*, comme toujours, tient une place à part. Il présente l'Espagne comme une terre de contraste absolument fascinante, dont la beauté, parfois inquiétante, peut devenir un joyau de la chrétienté. L'auteur est à la fois passionné et convaincant. L'intention de Charles est d'opérer cette conversion, de rendre l'Espagne libre, non de la conquérir ou coloniser.

-Les textes postérieurs restent dans cette optique, mais, incontestablement, et sans doute parce que leurs trouvères n'ont pas le génie de Turol, ils en diluent la force par une amplification épique qui tend à faire de la guerre d'Espagne et de la

bataille de Roncevaux un sujet d'épopée parmi d'autres. Demeure toutefois l'intention générale de *convertir* plutôt que de conquérir. Cette orientation reste vivace pendant toute la période épique jusqu'à la fin du XIII^e siècle, l'auteur de *Galien li Restorés* prête encore ces paroles à Charlemagne au moment de son départ en pèlerinage:

«Et quant je revendray, je cuide faire tant
Que le país d'Espagne sera convertissant». (vv. 22-23)⁸

(Et quand je reviendrai, j'espère bien tout faire pour que le pays d'Espagne se convertisse).

Il est vrai que, dans d'autres poèmes du *Cycle du Roi*, la notion de conquête ou de possession de la terre prend de l'importance. A la fin de *Gui de Bourgogne*, Charles restitue aux païens convertis leur domaine:

Li converti s'en vont por lor terre garder» (V. 4090)⁹

(Les païens convertis vont gouverner leurs terres).

Mais il leur désigne Gui comme «jone roi d'Espagne» (v. 4121):

Mais tuit ont receü Guion a avoé,
Que Karles li dona tote Espaigne a garder.» (v.4088-4089)

(Mais ils ont tous accepté Gui comme seigneur, car Charles lui avait donné autorité sur toute l'Espagne.)

Il en va de même dans *Anséis de Carthage* où le héros éponyme joue ce rôle de «jeune roi d'Espagne». ¹⁰ Mais dans ces deux chansons, le noeud de l'action n'est plus la conquête de l'Espagne ou sa conversion; il concerne davantage les exploits ou les aventures des héros, Gui de Bourgogne dans un cas, Anséis dans l'autre.

Il n'en reste pas moins que l'Espagne n'est jamais entièrement assimilée aux autres conquêtes de Charles. Avant la bataille de Roncevaux, elle est une limite qui, précisément, n'est pas franchie: l'empereur fait des Pyrénées la frontière de son domaine: dans *Renaut de Montauban* par exemple:

«Deci as pors d'Espaigne ai jou tout aqité.»¹¹

(«Mes possessions s'étendent jusqu'aux cols d'Espagne».)

Or, dans cette chanson, l'Espagne est connue comme un pays riche et accueillant puisqu'Aélis conseille à ses quatre fils de s'y réfugier:

«Enfant, ce dist la dame, vers Espagne tornés,
Que li païs est riches, manans et asazés.
Iluec troverés vos remanances assés.» (*ibid.*, p. 96, vv. 5-7)

(«Allez donc en Espagne, mes enfants, dit la dame, c'est un pays riche où règne l'abondance et où il fait bon vivre. Vous trouverez à vous y fixer.»)

On lit bien dans *Fierabras*:

Mais Karles l'emperere, qui Espagne gasta. (v. 5881)¹²

(Mais l'empereur Charles, qui dévasta l'Espagne,...)

mais ce type d'affirmation est très rare. En revanche, il paraît symptomatique qu'au moment le plus grave de sa carrière impériale, au moment où, avant de mourir, Charles transmet l'empire à son fils Louis, le trouvère dise:

Il i aprent Baiviere et Alemaigne
Et Normandie et Anjou et Bretaigne
Et Lombardie, Avauterre et Toscane. (*Couronnement de Louis*, rédaction C, vv. 17- 19)¹³

(Il s'est emparé de la Bavière, de l'Allemagne, de la Normandie, de l'Anjou de la Bretagne, de la Lombardie, de «L'Avauterre» (peut-être l'Austrasie?) et de la Toscane.)

Il est vrai qu'une autre version de cette épopée du *Couronnement de Louis* remplace ce dernier vers par:

Et Lumbardie, et Navarre et Tosquane. (*redaction AB*, v. 19)

(La Lombardie, la Navarre et la Toscane).

La Navarre est bien de ce côté-ci des Pyrénées, mais le rédacteur de cette version du texte semble ne pas la confondre avec l'Espagne, ni en faire une province d'Espagne. En effet, il eût été tellement simple pour lui de profiter de l'assonance: «Alemaigne/Breitaigne/Espaigne» qui eût même été plus satisfaisante que «Toscane» pour l'oreille. Quant à l'auteur de la troisième version de cette chanson, s'il fait bien allusion à l'Espagne, c'est précisément pour noter que l'empire de Charles s'arrête avant cette terre, à ses frontières, parlant en effet du domaine imperial, il cite:

J. SUBRENAT

...Baviere et Alemaigne,
Toute Borgoigne, Loheraine et Toscane,
Poitou, Gascogne *dec'au marches d'Espagne*. (rédaction D, vv. 8-10)

(...La Bavière, l'Allemagne, toute le Bourgogne, la Lorraine, la Toscane, le Poitou et la Gascogne jusqu'aux marches -aux frontières- de l'Espagne).

Le trouvère ajoute un peu plus loin:

Rois qui de France porte corone d'or
Bien doit mener .c.m. homes en ost,
Par mi les pors, en Espagne la fort. (*ibid.*, vv. 17-19)

(Le roi de France qui porte couronne d'or doit être à la tête d'une armée de plus de cent mille hommes pour franchir les cols de la puissante Espagne.)

Ainsi l'Espagne n'a pas à faire partie de l'empire, mais d'autre part l'auteur envisage une expédition en Espagne. Est-ce contradictoire? Je ne le pense pas. Il était en effet inimaginable dans l'épopée carolingienne d'oublier la chanson de Roland et il est assez naturel, au début du *Couronnement de Louis*, d'y faire allusion ou d'envisager peut-être l'éventualité d'une nouvelle guerre dans ce pays qui suscite respect et crainte (il faut plus de cent mille hommes pour entrer en «Espagne la fort»). Mais une expédition d'Espagne n'entraîne pas une conquête; le royaume s'arrête aux «marches d'Espagne».

Ce statut très particulier de l'Espagne dans la diplomatie impériale se trouve dans une certaine mesure confirmé par la chanson d'*Anséis de Carthage*: au moment de mourir (donc dans une situation tout à fait parallèle à celle du *Couronnement de Louis*), l'empereur laisse à son entourage un message, -comme un testament,- à résonance évangélique, insistant sur la paix et la charité; dans ce discours il fait allusion à son action en Espagne, ce qui est naturel, puisque c'est précisément sa dernière campagne qu'il vient d'achever, mais cela peut néanmoins étonner dans un contexte de pacifisme. Voici qu'il ajoute:

«Ja mais par moi n'iert guere demenee
Ke j'ai Espagne et la tere aquitee;
La gent païene en ai a forche ostée,
Crestienté i ai mise et posée.» (*Anséis de Carthage*, vv. 11572-11575)

(Je ne ferai plus jamais la guerre, car j'ai libéré la terre d'Espagne. J'en ai extirpé les païens pour y établir la Chrétienté).

Charles dit qu'il a «aquitee» l'Espagne, non qu'il l'a «conquise». La nuance est de taille.

D'une manière beaucoup plus large, l'Espagne a une présence qui dépasse les

textes où elle se situe au noeud de l'action; souvent citée, elle l'est, dans un très grand nombre des cas, avec un adjectif laudatif ou en des formules comme: «Espagne la grant»,¹⁴ «Le gran païs sauvage»¹⁵ «la grant terre antie»,¹⁶ «le nobile royon»¹⁷. Dans *Lion de Bourges*,¹⁸ donc dans un texte XIV^e siècle, l'on peut relever les formules suivantes: «Espagne la lee» (v. 2289), «Espagne le noble hesritier» (16848), «Espagne la grant» (v. 26055), «Espagne celle terre garnie» (V. 25229, v. 27010), «la haulte Espagne» (v. 31192), «Espagne une terre moult louee» (v. 31715), «Espagne le nobile roion» (v. 32461), «Espagne la belle region» (v. 34285). Cette accumulation dans un texte tardif montre qu'elle a perduré ou tout au moins qu'elle est restée bien ancrée pendant plus de deux siècles dans la rhétorique épique.¹⁹

Encore avons-nous évité de nous référer, hors la chanson du *Couronnement de Louis*, au cycle épique de Garin de Monglane où l'emploi du terme géographique *Espagne* devient très flou puisqu'il englobe parfois la sud de la France sous domination sarrasine: ainsi à propos de la conquête de la ville d'Orange dans la vallée du Rhône, parle-t-on

... de preudomes qui Espagne conquistrent.
(*Prise d'Orange* version AB, v.6)²⁰

(... des chevaliers qui conquièrent l'Espagne).

La même ambiguïté se retrouve par exemple dans le *Charroi de Nîmes*²¹ ou encore dans la chanson d'*Aymeri de Narbone*²² où l'auteur présente bien, au début de son texte, Charlemagne comme celui qui a chassé Marsile d'Espagne (vv. 92-124); mais à la fin de son oeuvre, lorsqu'il annonce les exploits des Aymerides, la confusion semble totale; après avoir dit:

Tuit furent conte et prince signori
Et si conquistrent comme fier et hardi
Les granz marches d'Espengne. (vv. 4505-4507)

(Tous devinrent de grands seigneurs; ils conquièrent par leur force et leur courage les grandes marches d'Espagne)

il consacre une laisse à chacun des sept princes et semble placer dans ces «marches d'Espagne» aussi bien Orange (v. 2520) que le fief d'Anséüne (v. 4533) ou même... Venise (v. 4596).

Ces derniers exemples confirment et élargissent les constats précédents: -La *chanson de Roland* donne, d'emblée, une image définitive de l'Espagne que les autres épopées reproduisent, mais sans que leurs auteurs parviennent à une aussi

grande qualité de composition stylistique. Il eût été absurde de faire sur un autre texte une analyse aussi pointilliste des emplois d'adjectifs.

-Cette image, qui va durer plus de deux siècles dans l'épopée, est assez paradoxale: il s'agit d'une terre que l'on veut ou que l'on doit conquérir ou «libérer», mais en même temps d'une terre que l'on ne considère pratiquement jamais comme intégrée à l'empire; elle en reste indépendante tout en étant proche. Il n'y a donc pas, dans ce cadre littéraire, reflet exact de la tendance politique à assimiler Empire et Chrétienté.

-Cette image enfin représente une terre magnifique, attirante, que l'on a même tendance à élargir au-delà de ses frontières.

Or il s'agit pourtant d'un pays où ont eu lieu les combats les plus redoutables et les plus meurtriers de toute l'épopée, donc d'une terre qui aurait pu ne laisser que des souvenirs de deuil et de haine.

Serait-ce signe d'ignorance, d'imagination incontrôlée ou naïve? Il n'en est rien, les poètes épiques, comme leur public, étaient dans l'ensemble bien informés. Jules Horrent, qui connaissait si bien la littérature épique française et espagnole, l'analyse avec perspicacité:

«il n'y a pas de Pyrénées. Depuis les temps les plus reculés, le puissant rempart qui sépare l'Ibérie de l'Europe a été traversé par les peuples les plus variés /.../ Au cours des siècles, par les rares cols pyrénéens, l'Ibérie resta attachée au pays européen le plus voisin, la Gaule, la France.»²³

Les justifications qu'il donne méritent d'être citées ici aujourd'hui:

«Peu après 800 se produisit un événement capital qui allait à la fois fortifier, diversifier et intensifier les relations franco-espagnoles jusque-là militaires et souvent hostiles: la découverte du pseudo-tombeau de saint Jacques-le-majeur en Galice. Le sanctuaire édifié en son honneur à Saint-Jacques-de-Compostelle, lieu de prédilection des pèlerins d'outre-Pyrénées, allait devenir rapidement le terme d'une voie de pèlerinage qui, traversant toute l'Espagne chrétienne, se faufilant à travers les Pyrénées et parcourant toute la France, devait être comme un vivant trait d'union entre les deux nations.»²⁴

Cependant les épopées du cycle du Roi, la *chanson de Roland* en particulier, racontent des exploits militaires, des batailles contre un ennemi, des drames, des massacres, des défaites provoquées par cet ennemi. Quel est-il? Lorsque l'empereur va en Saxe, Jean Bodel désigne ses ennemis pas leur nom: «Les Saisnes»:

Qui de l'estoire as Saisnes vuet oïr par raison.»²⁵

Quant il va en Bretagne, c'est pour secourir les Bretons dont la terre est envahie

par Aïquin et ses païens.²⁶ Lorsqu'il va à Rome, c'est à l'appel du Pape pour protéger le chef de la Chrétienté et les Romains.

«Romain ont mors mes hommes»
(*Destruction de Rome*, v. 185)²⁷

se plaint l'émir païen; et l'on voit d'ailleurs ces Romains se battre:

Romain keurent as armes. (*ibid.*, v., 576)

En revanche, quand il s'agit de l'Espagne, il n'y a pas, si j'ose dire, d'Espagnols pour les auteurs épiques.²⁸ C'est un point très important et là, comme précédemment, la *chanson de Roland* va fournir les principales informations: Quels sont les adversaires, les ennemis? Ce sont les «Sarrazins d'Espagne» (vv. 1083, 1847, etc) ou plus vaguement «Cil d'Espagne» (vv. 1081, 1651, etc.), les «Païens» (v. 710, 854, etc) Parmi les ennemis nommément désignés, il y a d'abord Marsile

...«Li reis ki tute Espagne tint» (v. 409)

(le maître de toute l'Espagne)

ce qui implique une autorité suzeraine sur le territoire, non une origine ethnique. L'on rencontre à sa cour des homes comme «Malbrin d'ultremer» (.67). Et Gautier de l'Hum doit affronter en bataille le

Reis Almaris del regne de Belferne (v.812)

(le roi Almaris du royaume de Belferne)

La critique ignore où se situe ce royaume de Belferne; en tout état de cause, il ne peut être en Espagne, puisque Marsile est le roi de *toute* Espagne. Du roi Corsalis, Turol dit: «barbarins est» (v. 886); certains viennent bien de fiefs en Espagne, comme Margaris de Séville, mais en sont-ils originaires réellement ou les gouvernent-ils seulement comme vassaux de Marsile, lequel dépend à son tour d'une autorité extérieur, l'émir Baligant? Il est d'ailleurs patent que le poète veut donner clairement l'impression d'une occupation étrangère, d'une usurpation de terres; soit qu'il invente ou reproduise des noms barbares pour créer cette atmosphère, soit qu'il reprenne des noms géographiques plus aisés à situer comme pour Malquiant:

D'Affrike i ad un affrican venut. (v. 1593)

(c'est un africain venu d'Afrique)

ou pour Grandoine:

Filz Capuel, le rei de Capadoce (v. 1614)

(c'est le fils de Capuel, le roi de Cappadoce).

Et lorsqu'il va s'agir de Baligant, il n'est même plus nécessaire d'entrer dans les détails; l'émir est à la tête d'une armée exclusivement étrangère qui débarque en Espagne.

Cette manière de présenter les ennemis de Charles n'est pas innocente; elle va au contraire dans le sens des idées déjà cernées. Puisque ces adversaires, ces païens sont des étrangers sur une terre qui ne leur appartient pas et sur laquelle ils ne devraient pas se trouver, l'expédition d'Espagne n'est pas une agression contre les habitants légitimes du pays; elle permet au contraire à la terre d'Espagne de prendre la place qui lui est due dans la Chrétienté en la libérant d'une emprise perverse.

Toutefois, le prosélytisme fondamental de l'oeuvre oblige à nuancer quelque peu ce qui précède et qui serait trop simple. L'on se rappelle que Charles, apprenant le désir (faux et hypocrite) de conversion de la part de Marsile, avait dit: «Uncore purrat guarir» (v. 156) («Alors, il pourra encore obtenir son salut»). Dans cette optique, -la notion de patrie ou de nation n'étant pas encore constituée,- la conversion et le baptême pourront valoir, si j'ose dire, certificat de naturalisation. Les païens réfractaires seront chassés ou tués; les convertis ne sont pas inquiétés, on ne parle plus d'eux, ils sont assimilés. «Clere Espaigne la bele» brille en outre désormais de la lumière de la vraie foi. Et ce n'est pas un hasard si le baptême est administré aux Païens à Sarragosse pendant une nuit lumineuse qui débouche sur la clarté du jour:

Passet li jurz, la noît est aserie;
Clere est la lune et les esteiles flambient.
...
Meinent païen entesqu'al baptisterie.
...
Baptizet sunt asez plus de .c. milie,
Veir chrestien,...
...
Passet la noît, si apert le cler jor.

(VV. 3658-3659, 3668, 3671-672, 3675)²⁹

(Le jour s'achève, la nuit est tombée. La lune est brillante et les étoiles scintillent... Les païens sont conduits au baptistère... Beaucoup plus de cent mille sont baptisés et ils deviennent vrais chrétiens... La nuit s'achève et voici la brillante lumière du jour).

Il serait possible, comme nous l'avons fait pour la description géographique de l'Espagne, de reprendre systématiquement la matière épique pour regarder comment les autres chansons de geste parlent des peuples qui vivent en Espagne. L'enquête serait longue, mais les résultats en seront parfaitement explicités par quelques exemples:

- Li sarazin d'Espagne (*Guibert d'Andrenas*, v. 553)³⁰
- (Charlemagne) Fu en Espagne pour paiens guerrier (*Enfances Ogier*, vv. 59-60)

Dans *Girart de Vienne*, l'empereur ira combattre

«En Espangne, sur la gent mescreüe» (v. 5902)³¹

ou

«En Espangne sor ce pople felon» (v. 5911)

Dans *Galien li Restorés*, il est rappelé

«Que en Espagne sont les paiens adversier» (p. 10, XIII, 33)³²

Dans *Aiol*, on apprend l'aventure de

.IIII. paien d'Espagne, Sarasin d'outremer. (V. 9732)³³

De la même manière, le *Guide du Pèlerin de Saint Jacques* fait soigneusement la distinction entre l'Espagne et ceux qui l'habitent, des païens:

Devictis exercitibus paganorum, in Yspania.³⁴

(Les armées païennes vaincues, en Espagne)

y lit-on.

Il faudra attendre la *Chanson de l'Entrée d'Espagne*, -c'est-à-dire la première moitié, peut-être même la milieu du XIV^e siècle;-³⁵ pour trouver des expressions comme: «Ferragu l'Espanoi» (v. 1813), «Neveu l'Espegnois» (v. 3378), appliquées à des païens.³⁶

La subtilité de l'idéologie épique, -mais à cette date ce n'est pas étonnant,- est oubliée.

Car, sous la poésie, il s'agit bien d'une prise de position idéologique: il y a en

Espagne des étrangers, des «Sarrasins d'outremer», des païens qui sont des usurpateurs. En conséquence, les chasser ou les tuer est une attitude en adéquation avec la Foi chrétienne (telle du moins que la présente l'épopée); en outre, et c'est ce qui importe ici, la lutte contre ces païens n'a rien d'inamical pour l'Espagne et ses vrais habitants, dont on ne parle d'ailleurs pas, sans que ce soit étonnant puisqu'ils ne peuvent évidemment pas intervenir dans les combats. Les païens, quant à eux, toujours pensés comme envahisseurs, nous l'avons vu, ne pourront éventuellement trouver droit de séjour ou d'assimilation définitif que s'ils se convertissent, c'est-à-dire à un moment où ils ne seront plus... païens. Cette évolution de l'idéologie littéraire serait peut-être à mettre en relation avec les progrès de *la Reconquista*; mais c'est un autre sujet.

Enfin l'Espagne, particulièrement dans la *Chanson de Roland* et dans les textes postérieurs sous son influence, se présente comme une terre tout à fait exceptionnelle par l'intensité de vie et par la beauté qu'elle dégage. Ce n'est assurément pas sans arrière-pensée, en ce que cette exaltation justifie la politique militaire et religieuse (une terre aussi admirable ne peut demeurer plus longtemps païenne!). Mais c'est un témoignage émouvant de la représentation précise, embellie sans doute par l'imagination ou la nostalgie, qu'un trouvère du XII^e siècle, fort bien renseigné, pouvait se faire de l'Espagne devant un public sans doute aussi convaincu que lui et avec un enthousiasme assez fort pour entraîner ses confrères et leur public pendant plus de deux siècles.

Notes

1. *La chanson de Roland*, traduction, préface, notes et commentaires par Pierre Jonin, Paris, Gallimard, 1979.
2. aux vv. 16, 109, 116, 360, 573, 702, 706, 1054, 1064, 1194, 1210, 1223, 1695, 1927, 1985, 2017, 2379, 2431, 2579, 2661 2773, 3579; 3673, cf aussi 1861.
3. Voir l'article de Pierre Jonin: «La «clere» Espagne de Blancandrin», in *Mosaic* VIII/4 (University of Manitoba Press), 1976, pp. 85-96. L'auteur de cette étude montre pourquoi il est opportun de traduire «clere» par «brillante».
- On lira aussi avec profit, du même auteur, «Contribution à l'étude du mot «Espagne» dans «la chanson de Roland», in *Mélanges à la mémoire d'André Joucla-Ruau*, t. II, pp. 833-846, Editions de l'Université de Provence, 1978.
4. cf. supra n. 2.
5. Les textes des remaniements de la *chanson de Roland* sont cités d'après l'édition de Raoul Mortier, Paris, 1940-1944 en 10 volumes.
6. Mais le manuscrit de *Venise VII* porte: «terre de grant douçor» qui paraît être une faute de copie, car la «douceur» est toujours réservée à la France.
7. *Le Texte de Paris*, éd. cit. t. VI.
8. *Galiens li restorés*,... zum ersten Mal veröffentlicht von E. Stengel, (Ausg. v. Abhandl., LXXXIV) Marburg, 1890.
9. *Gui de Bourgogne*, éd. F. Guessard et H. Michelant, (Anciens Poètes de la France, t. I), Paris, 1869.
10. *Anséis de Carthage*, éd. J. Alton (Bibl. des Litt. Ver. CXCIV) Tübingen, 1892.

AMBIGÜITÉ DE LA VISION DE LA CLERE ESPAGNE

11. *Renaus de Montauban oder die Haimonskinder*, éd. H. Michelant (Bibl. des Litt. Ver, LXVII) Stuttgart 1862., p. 2, v. 5.

Plus loin, lorsque l'empereur rassemble toute son armée pour aller en Gascogne, il dit bien:

«Semonés moi par non tos mes barons d'Espagne» (p. 142, v.11)

Mais il convoque en même temps les Gallois, les Escossais, les gens de Constantinople. Il semble donc qu'il y ait exagération destinée à mettre en évidence la démesure de l'empereur.

12. *Fierabras*, éd. A. Kroeber et G. Servois (Anciens Poètes de la France, t. IV) Paris, 1870.

13. *Les rédactions en vers du Couronnement de Louis*, éd. Yvan G. Lepage, Genève, Droz, 1978.

14. *Guibert d'Andrenas*, éd. J. Melander, Paris, Champion, 1922, v. 252;

cf aussi: *Galiens li restorés*, éd. cit., p. 57, XLIV, 93.

Ciperis de Vigneaux, éd. William Sledge Woods (University of North Carolina), Chapel Hill, 1949, v. 7769;

La Chanson des Saxons, éd. Francisque Michel (Romans des douze Pairs de France, t. V et VI) Paris, 1832-1848, t. II, p. 65.

Aye d'Avignon, éd. S. J. Borg, Geneve, Droz, 1967, vv. 1375 et 1745.

15. *Les Narbonnais*, éd; Hermann Suchier, Paris, S.A.T.F., 1868, v. 169.

16. *Galiens li restorés*, éd. cit. p. 82, LXII, 15; cf aussi p. 100, LXXVI, 14.

17. *Ciperis de Vigneaux*, éd. cit. V. 7770.

18. *Lion de Bourges*, éd. W. Kibler, J. L. Picherit, T. Fenster, Geneve, Droz 1980.

19. Il faudrait encore faire mention de tous les chevaux et les bêtes de somme, l'or et les différentes pièces d'armement dont l'origine espagnole est explicitement précisée. Il serait vain de prétendre en fournir la liste tant les exemples abondent (Pour les «destriers», il vaut la peine de se reporter à l'article de Jean Frappier: «Les destriers et leurs épithètes» in *La technique littéraire des chansons de geste*, Liège, 1959).

Ce phénomène, qui témoigne de l'amplification de la présence de l'Espagne dans la littérature française, déborde le stricte cadre épique, puisque, par exemple, auprès du roi Lac, à Carnant, Erec reçoit en cadeau «un destrier d'Espagne» (Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Paris, Champion, éd. Mario Roques, v. 2391) ou que, dans le *Chevalier de la Charrette*, le puissant seigneur du «pre aux jeux» est monté

Sor un cheval d'Espagne sor (v. 1651, éd. Mario Roques, Paris)

tandis que Gauvain chevauche

... un destrier d'Espagne

Tel qui plus tost cort par champaigne,

Par bois, par tertres et par vax

Que ne fist le boen Bucifax. (vv. 6775-6778)

Et si l'on en croit Gautier d'Arras, l'empereur Héraclius voulait entrer à Jerusalem pour y restituer les reliques de la Croix

Sor un ceval d'Espagne sor

Qui volt plus de cent onces d'or.

(Gautier d'Arras, *Eracle*, éd. Guy Raynaud de Lage, Paris, Champion, 1976, vv. 6124-6125).

20. Claude Regnier, *Les rédactions en vers de la Prise d'Orange*, Paris, Klincksieck, 1966.

21. *Le Charroi de Nîmes*, éd. J. L. Perrier, Paris, Champion, 1966.

22. *Aymeri de Narbonne*, éd. Louis Demaison, Paris, S. A. T. F., 1887.

23. Jules Horrent, *La Chanson de Roland dans les littératures française et espagnole du moyen âge*. Liège, 1951., p. 437

24. Id. ibid. p. 438.

25. *La Chanson des Saxons*, éd. cit. t.I, I.III, v. 1.

26. *Aiquin ou la conquête de la Bretagne par le roi Charlemagne*, éd. Francis Jacques, Aix-en-Provence, 1979.

27. *La Destruction de Rome*, éd. G. Groeber, in Romania, II, 1873, p. 1-48.

28. De même dans la *chanson d'Aspremont*, les ennemis de l'empereur sont les «Païens, sarrazin ou Esclers».

29. L'on notera le double chiasme stylistique entre les vv. 3658 et 3675, tous deux vers d'intonation parallèles.:

Passet li jurz, la nuit est aserie

Passet la nuit, si apert le cler jor.

30. éd. cit. (à la n. 14 supra). Cf. *Aye d'Avignon*, v 2200.
31. *Girart de Vienne* par Bertrand de Bar-sur-Aube, éd. W. Van Emden, Paris, S.A.T.F., 1977.
32. éd. cit. (à la n. 8 supra)
33. *Aiol*, éd. Jacques Normand et Gatton Raynaud, Paris, S.A.T.F., 1877.
34. Jeanne Vielliard, *Le Guide de pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, texte latin... Macon, 1963, p. 80.
35. *L'Entrée d'Espagne*, éd. Antoine Thomas, Paris, S.A.T.F., 1913.